

REVUE DES LIVRES

Apport de l'artisanat traditionnel dans l'architecture moderne — Numéro spécial de la « Tunisie Touristique ».

Jusqu'avant la guerre, la Tunisie avait eu le privilège de pouvoir, dans ses constructions administratives ou privées, allier la recherche du confort à la conservation d'un cachet oriental : on a même pu dire qu'il s'était ainsi créé un style néo-mauresque qui, au moins pour les intérieurs, présentait de l'intérêt.

Les constructions datant de l'après-guerre ont montré, à part quelques exceptions, une désaffection pour l'artisanat traditionnel. L'artisanat et à tout prendre l'esthétique en souffraient. Le service de l'artisanat au ministère du commerce et de l'industrie a analysé les causes de cette évolution et essayé d'y remédier en publiant, sous la direction de M. Nivollet et par l'entremise de la revue « La Tunisie Touristique », une brochure consacrée à l'apport de l'artisanat local dans l'architecture moderne.

Cet ouvrage n'a pas la prétention d'être une étude théorique et exhaustive sur l'artisanat d'art; il doit être pris seulement comme une invitation à la curiosité des gens de goût et à l'utilisation par les architectes des techniques artisanales. De courtes monographies sur les principales d'entre elles sont agrémentées de photos de constructions et d'intérieurs très modernes, choisis à dessein très divers. La pierre sculptée, le plâtre sculpté, les carreaux de céramique, les tuiles vernissées, les décors de briques, les bois peints, ajourés, sculptés, la ferronnerie sont tour à tour présentés. Enfin, dans un but de propagande commerciale, un hors texte donne quelques prix des différentes utilisations proposées.

A. N.

I Know Tunisia, par Dahrîs Martin (Ives Washburn, New-York, sans date).

C'est un récit de voyage. En 1943, deux jeunes Américaines débarquent en Tunisie et s'installent à Kairouan. Elles y font la connaissance d'un ancien guide à « face de pirate », nommé Kalîpha (selon la graphie de l'auteur) qui, malgré son « villainous looking », conquiert rapidement leur attention, leur estime et leur amitié. Il se révèle poète et philosophe dans ses propos, grand seigneur dans ses manières et incarne pour l'auteur toutes les séductions du caractère tunisien. Introduites par lui dans les milieux féminins de la ville, l'auteur et sa compagne assistent à divers moments de la vie domestique kairouanaise : mariage, naissance, mort et à ce que l'auteur appelle une « djinn party », séance d'exorcisme collectif et musical. Sur ces divers sujets, malgré tout peu connus, le lecteur curieux des coutumes et croyances féminines, trouvera donc dans ce livre quelques renseignements. Certaines inexactitudes flagrantes, quelques « coups de pouce » à intention littéraire recommandent cependant de les accueillir avec méfiance.

Le principal intérêt du livre réside d'ailleurs, non pas dans la documentation qu'il fournit, mais dans le personnage central qu'il décrit et surtout dans l'histoire des relations de ce Kalîpha avec l'auteur. Contacts de deux

caractères individuels évidemment, mais aussi, à travers eux, de deux civilisations : c'est, en réduction, un peu ce « culture-clash » qui est un des sujets favoris de la sociologie contemporaine. Intéressante expérience que celle de cette amitié. D'un côté, une Américaine qui a, ou croit avoir, laissé dans son pays les préjugés de son peuple, prête à tout accepter, surtout à tout aimer, sinon à tout comprendre. De l'autre, un Tunisien encore cuirassé du ritualisme qui domine sa civilisation, mais soucieux de le dépasser, soucieux aussi, semble-t-il, de se trouver une position par rapport aux Européens et à leur culture. En la personne de l'auteur, on dirait qu'il découvre un aspect nouveau des « Chrétiens », un mélange de candeur et de bonne volonté qui lui fait prendre la position de protecteur et d'initiateur. Ainsi, au fil d'une narration un peu diluée, le lecteur peut reconstituer l'aventure que constitue pour chacun des protagonistes cette rencontre, avec ses querelles, ses effusions, ses malentendus.

On pourrait évidemment relever de nombreuses erreurs. Citons la plus grossière : l'auteur entend « Araby » au lieu de « Rebbi » et fait jouer ainsi à ce pays d'Orient un rôle tout de même excessif dans la vie de ses amis tunisiens. On pourrait admirer la tranquille impudeur qui permet à cette jeune fille de déclamer la « chahada » au milieu d'un auditoire musulman. On pourrait déplorer que la France en Tunisie ne soit apparue à l'auteur que sous des traits pas très flatteurs. Mais mieux vaut se laisser séduire et gagner par la sympathie que l'auteur ressent pour son sujet.

D. P.

Vue générale de l'histoire berbère, par Lhaoussine Mtouggi (La maison des livres, Alger, sans date).

C'est un livre qui rappelle E. F. Gautier par bien des points : un style rapide et net, parfois détendu par une pointe d'humour, une thèse générale fermement posée dont la démonstration se développe avec une rectitude souvent convaincante. Cette thèse se laisse résumer dans la proposition suivante : « Il y a une Berbérie. Ce n'est pas un pays d'Orient, mais d'Occident. Le Maghreb n'est pas un prolongement de l'Arabie et ne l'a jamais été. » Proposition qui, on le voit, a quelque chose à la fois d'évident et de révolutionnaire. Suivons pourtant la démonstration.

Cette Berbérie, c'est un pays dont l'unité n'est pas géographique, mais humaine : elle se définit comme le domaine d'une certaine humanité, l'humanité berbère. Mais quels sont les traits distinctifs des Berbères ? Ils ne sont pas d'ordre ethnique, ni même à l'origine, religieux. Ils sont constitués par un certain type de structure sociale, une langue et un tempérament.

La structure sociale repose sur un morcellement en unités très cohérentes mais très indépendantes, et qui, dans leurs rapports entre elles, tendent toujours à se grouper en deux partis violemment affrontés.

La langue se divise bien en dialectes fort éloignés les uns des autres, mais l'auteur ne doute pas de son unité profonde et ancienne.

Quant au tempérament, il se caractérise par le particularisme, le goût de la liberté, le sens des réalités... Frobenius déjà définissait à peu près ainsi le « style de vie » propre à la culture hamitique. Rien ne prouve d'ailleurs que ces traits ne soient pas aussi bien ceux de cultures qui ne sont ni berbères ni hamites.

Quoi qu'il en soit, ces aspects permanents de l'esprit berbère se manifestent souvent dans l'histoire. L'auteur, en reprenant les diverses phases, montre sans peine comment le goût de l'indépendance et la rivalité des

partis facilitent ou paralysent tour à tour l'action des conquérants, leur fournissant toujours des alliés et toujours des ennemis, et font dans l'ensemble de la Berbérie un pays facile à pénétrer, mais impossible à tenir. Cependant, sous cette attitude générale de refus, on décèle dans le monde berbère une aspiration constante vers un progrès économique, vers des organisations sociales et politiques plus larges que celles de la tradition. Avec un homme comme Massinissa, avec une idée comme le christianisme, la Berbérie tente et manque de peu, à la fois son unification politique ou morale et son adhésion aux civilisations méditerranéennes.

Cette chance deux fois manquée paraît se présenter encore sous la forme de l'Islam. S'il est adopté si vite et si facilement, c'est qu'il apporte avec lui le schéma de cette vaste cité dont le berbère a toujours rêvé, qu'il contient cette puissance de cohésion dont il a jusque-là manqué. Et en effet, c'est désormais sur l'Islam que se fondent les divers blocs berbères et en premier lieu, d'une façon bien remarquable d'ailleurs, ceux qui se constituent pour lutter contre le conquérant arabe. C'est lui qui forme l'ossature de ces royaumes théocratiques kharéjites du VIII^e et du IX^e siècle. Plus tard, échappant à la main-mise arabe, une dynastie, celle des Zirides, paraît sur le point de réaliser dans l'Islam ce grand empire berbère indépendant dont rêvait sans doute Massinissa. Mais l'invasion hilalienne vient briser cet essor. Le Maghreb oriental et central est pour longtemps ruiné économiquement et politiquement. C'est au Maroc, épargné par l'invasion, que naîtront les grands empires Almoravide et Almohade, les royaumes Merinide et Abd el Wahdite, et même dans une certaine mesure la dynastie tunisienne des Hafçides, puisqu'elle se rattache par son fondateur et par son esprit aux Almohades. Sous ces divers règnes, la Berbérie connaîtra au total quelques cinq cents ans d'indépendance.

Cette période de son histoire est manifestement celle qui a toutes les sympathies de l'auteur, puisque c'est à ce moment que la Berbérie commence à réaliser son destin, dont l'accomplissement est encore à venir : celui d'un pays d'Occident sans attaches profondes avec l'Orient, situé au contraire sur un axe Europe-Afrique, dont il est le pivot.

D. P.

Incidences 50, par Georges Robert (« Périple », 35, rue Es-Sadikia, Tunis).

La présentation des plaquettes éditées à Tunis par « Périple » mérite de grands — et de légers — éloges. Malgré des moyens typographiques un peu limités, tout, le papier, la couverture, les titres, y est simple et précis, lisible et élégant. Le caractère à dessein fragmentaire des remarques que propose M. G. Robert dans « Incidences 50 » est tout particulièrement mis en valeur, dans cet ouvrage sans chapitres, par l'économie des noirs et des blancs, par une disposition des intervalles entre les paragraphes, qui n'est qu'en apparence laissée au hasard.

La langue de M. Robert est pure, ses observations intéressantes et souvent originales. Sans doute faut-il rattacher cette plaquette au genre — bien difficile — du journal poétique. Nous demanderons à l'auteur s'il ne se vieillit pas un peu en nous donnant déjà cet aperçu de mémoires. Mais telles qu'elles sont, ces pages rendent bien compte, nous a-t-il semblé, d'une jeune existence, encore un peu repliée sur elle-même, encore « sur le versant des songes », avec ce qu'ont de toujours émouvant ces tentatives vers l'action. Il faut féliciter M. G. Robert d'avoir su faire sentir cela sans se départir un instant de la plus stricte élégance de forme et, l'on pourrait lire, entre les lignes.

Y. D.

Hors de jeu, les morts, par Claude Benady (« Périple », Tunis)

Ce n'est pas dans un esprit très différent que M. Claude Benady a écrit « Hors de jeu, les morts ». Les mêmes tourments, propres à la jeunesse et à la vie provinciale, même si elle est tunisoise, font le sujet de ces fragments de journal et des trois poèmes qui les accompagnent. L'« impressionisme » intellectuel et sentimental qui paraît constituer la tendance profonde de l'auteur est mal dissimulé par son effort — très méritoire — d'insertion dans le monde réel.

Mais le ton continûment et véhémentement poétique de ces pages en change et en amplifie la résonance; il leur donne une unité qui manque un peu à l'ouvrage précédemment analysé. Et, par un paradoxe apparent, la plaquette de M. Benady donne de Tunis, de son atmosphère, de son été lourd et incertain, une image vraie et très nettement individualisée : ces quelques pages sont un exemple — bien rare — de littérature récente et de type occidental qui trouve dans ce pays, plus qu'un prétexte, sa raison d'être essentielle.

Y. D.